

# 1

Il remarqua la jeune fille à la robe vert et or qui se tenait près de l'estrade de l'amphithéâtre. Lorsqu'il croisa son regard par-dessus l'épaule d'une vieille dame qui lui posait des questions sur la musique électronique, elle sourit, puis elle détourna la tête. Un étudiant au visage sérieux l'interrompit pour demander : « Mais ne croyez-vous pas que la musique a besoin d'une structure syntaxique comme le langage ? » Avant qu'il puisse répondre, le professeur qui avait dirigé les débats dit d'un ton ferme :

– Je pense qu'il est temps que nous libérions M. Butler. Il a eu une soirée fatigante.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, l'étudiant lui demanda :

– Avez-vous le temps de venir prendre un verre ?

– Désolé, mais j'ai un train à attraper.

La jeune fille s'était jointe au petit groupe qui l'avait suivi dans le hall. Il serra la main au professeur et au secrétaire de l'association des étudiants, puis descendit les marches vers Malet Street. Elle le rattrapa et dit doucement :

– Est-ce que je peux vous déposer quelque part ?

Son visage lui semblait vaguement familier. Il répondit :

– C'est très aimable à vous. Passez-vous à proximité de la gare de Paddington ?

– Je peux le faire.

– Je vous remercie.

La voiture blanche à deux places était garée dans Montague Place. Il lança sa serviette en cuir derrière le siège du passager. Voyant que l'étudiant au visage sérieux était trop loin pour l'entendre, il dit :

– En fait, je n’ai pas envie d’aller à Paddington. N’importe où dans le West End fera l’affaire.

Elle sourit en mettant le contact.

– Très bien.

Il regarda son profil. Elle était très jeune. Dans les dix-sept ans. Ses cheveux bruns lui descendaient jusqu’aux épaules. Ses jambes et ses bras nus étaient hâlés. Elle portait des sandales blanches et des socquettes.

– Qu’est devenu votre ami ?

– Il... (Elle hésita)... il a été obligé de partir.

– Un homme à l’aspect impressionnant. Qui est-ce ?

– Il s’appelle Varborg – Gunnar Varborg.

– Et que fait-il ?

Elle eut un geste vague de la main.

– Oh, c’est un... un espion.

Il regarda son visage. Elle ne souriait pas.

– Un véritable espion ?

– Il l’était.

La voiture tourna dans Tottenham Court Road. Elle dit :

– C’était une conférence fascinante.

– Je vous remercie.

– Mais je n’ai pas compris la musique que vous jouiez.

Il ne répondit pas. Il était fatigué de parler de musique. C’était agréable de se détendre dans la voiture découverte et de sentir le vent sur son visage. À l’ouest, le ciel avait pris une couleur rouge doré. L’air de la soirée contenait une odeur de chaleur et de cuisine exotique.

– C’est curieux, dit-il. Il me semble connaître votre visage.

Elle sourit sans quitter la route des yeux.

– C’est exact. Vous m’avez embrassée autrefois.

– Je suis ravi de l’apprendre. Mais quand et où ?

– Il y a dix ans. À Hyde Park Gate.

Il se remémora brusquement, et éprouva durant un moment la saveur acide de la culpabilité réveillée. Il dit lentement :

– Eileen Gilmour. Alors vous êtes soit Jane soit Penny.

– Penny.

– Seigneur, c’était vraiment il y a dix ans ? dit-il d’un air sombre. Quel âge aviez-vous à l’époque ?

– Sept ans.

– Qu’est devenue Eileen ?

– Elle a épousé un riche négociant en vins allemand. Ils vivent à Trier.

– Elle doit être ravie.

Elle éclata de rire.

– Pas du tout. Elle dit qu’il est stupide.

Observant le sourire qui s’attardait sur son visage, il se demanda pourquoi des sœurs se réjouissent toujours de leurs déconvenues mutuelles.

– Et Jane ?

– Elle fait ses études à Oxford. Elle veut être médecin.

– Je n’arrivais jamais à vous distinguer l’une de l’autre. Vous vous ressemblez toujours autant ?

– Extérieurement, oui. Mais nous avons des caractères différents. Elle a un esprit pratique. Je suppose que j’ai un tempérament artiste. Je vais suivre des cours au Conservatoire royal de musique après Noël.

Quand ils passèrent devant Marble Arch dit :

– Je peux prendre un bus ici. Déposez-moi à Park Lane.

– Est-ce que vous avez quelque chose à faire maintenant ?

– Je rentre chez moi pour travailler.

– Et si veniez prendre un verre à la maison ?

– Eileen sera là ?

– Oh, non. Elle est en Suisse. (Elle s’engagea dans Bayswater Road.) Mais Gunnar Varborg viendra sans doute plus tard – l’homme que vous avez vu avec moi durant la conférence. J’aimerais que vous fassiez sa connaissance.

Il consulta sa montre.

– Entendu. Je vous remercie. Mais je ne pourrai pas rester très longtemps.

– Il devrait vous intéresser énormément. Vous vous rappelez ce que vous avez dit, à savoir que les gens sont incapables de

se concentrer pendant plus de quelques minutes d'affilée ? Eh bien, lui en est capable.

– Cela ne me surprend pas, répondit-il évasivement. Il m'a semblé être un homme très intelligent.

Elle éclata de rire, et son rire lui rappela comment elle avait été dans son enfance, à tel point que dix ans lui semblèrent une illusion.

– Vous ne le pensez pas vraiment, n'est-ce pas ? Mais je suis sûre que vous le trouverez plus intéressant que vous ne vous y attendez.

Il se demanda vaguement, sans aucune jalousie, si Varborg était son amant. Elle tourna à gauche dans le parc. Le vert de l'herbe avait un doux éclat dans le crépuscule envahissant. Le vent était plus frais. Elle dit :

– Laissez-moi vous raconter comment Gunnar a appris à se concentrer.

– Je vous en prie.

– Il a été capturé par les nazis avant la guerre – il travaillait pour le parti communiste en Allemagne. Ils se faisaient des choses horribles les uns aux autres... Quoi qu'il en soit, ils ont essayé de le faire parler en le rouant de coups. Finalement, ils l'ont enfermé dans une pièce minuscule dont toutes les fenêtres étaient peintes en noir. Ensuite ils l'ont laissé seul dans cette pièce pendant des semaines, et il n'avait absolument rien à faire, excepté rester allongé dans l'obscurité et regarder fixement vers la fenêtre. Au bout de quelque temps, il a commencé à se demander avec inquiétude s'il n'allait pas devenir fou – il s'ennuyait tellement et il était si démoralisé. Il a dit qu'il attendait même avec plaisir le moment où on l'interrogerait de nouveau. Vous pouvez comprendre cela ?

Il hocha la tête.

– Je ne le comprends que trop bien.

– Et puis, un jour, ils l'ont fait attendre dans une sorte d'antichambre, et il a réussi à voler un livre dans la poche d'une capote de soldat qui était accrochée à une patère. En l'occurrence, c'était l'un de ces ouvrages qui décrivent en

détail toutes les grandes parties d'échecs jouées par les plus grands joueurs – vous voyez ce que je veux dire ? Et il a découvert que s'il se tenait debout sur son lit et levait le livre vers la fenêtre lorsque le soleil l'éclairait en plein le matin, il pouvait le lire. Il pouvait lire seulement une heure chaque matin, lorsqu'il n'y avait pas de gardiens à proximité. Il ignorait tout des échecs ou presque – il connaissait seulement les règles. Mais il n'avait rien d'autre à faire, alors il a appris par cœur les parties, puis il les a jouées mentalement. Au bout de trois mois, il connaissait par cœur toutes les parties étudiées dans le livre, et il a commencé à inventer les siennes. Lorsqu'il est finalement sorti de prison, il a battu certains des plus grands joueurs d'échecs à Moscou. Il peut jouer le dos tourné à l'échiquier, simplement en annonçant les coups à voix haute.

Butler avait écouté avec une très grande attention. Il dit :

– Les nazis ne se sont pas demandé pourquoi il n'était pas démoralisé ?

– Non, parce qu'il a fait semblant d'être abattu et apathique. Il a finalement réussi à s'échapper en faisant semblant de s'être converti au nazisme et en s'engageant dans la SS. Vous devriez lire le livre qu'il a écrit sur cette expérience.

Au bord de la Serpentine, des enfants continuaient de donner à manger aux cygnes. L'air sentait l'eau, l'herbe fauchée et les gaz d'échappement. Il dit :

– C'est incroyable. En théorie, il devrait être une sorte de génie. Est-ce le cas ?

Elle éclata de rire.

– Je n'en suis pas très sûre. Je trouve qu'il boit trop.

Elle arrêta la voiture devant la maison, à Hyde Park Gate, puis effectua prudemment une marche arrière pour se garer entre deux voitures. Il s'était attendu à ce que la maison lui évoque des souvenirs, mais, d'une manière ou d'une autre, elle semblait différente.

Elle sonna à la porte d'entrée. Le domestique qui ouvrit parut surpris de le voir, mais il eut un sourire ravi.

– Bonsoir, monsieur.

– Bonsoir, Perkins. C'est agréable de vous revoir.

– Je vous remercie. Le plaisir est réciproque, monsieur.

Elle demanda :

– Papa a téléphoné ?

– Oui, mademoiselle. Il a dit qu'il rentrerait avant onze heures.

Il consulta sa montre. Il était neuf heures vingt.

– Si M. Varborg vient, vous voulez bien lui dire de monter ?

Butler la suivit jusqu'au premier. Les deux armures japonaises montaient la garde de part et d'autre de la porte du salon, telles qu'il en avait conservé le souvenir. Les casques vides semblaient étrangement menaçants, comme si des yeux invisibles les observaient de l'intérieur.

Elle dit :

– Je pense que vous prendrez volontiers un verre après avoir autant parlé ?

La pièce fit resurgir le sentiment de familiarité. Ce fut l'odeur qui ranima les souvenirs. Celle de cigares, du cuir usé des fauteuils confortables, une odeur vaguement médicamenteuse, comme de l'eucalyptus, qui provenait des arbustes au-dehors. Le piano à queue luisait d'un brun rougeâtre dans la lumière des lampes. La grande cheminée contenait des bûches prêtes à être embrasées. Pour une obscure raison, la cheminée l'avait toujours fait penser à Gilbert et Sullivan. Au-dessus du manteau, il y avait la grande photographie encadrée d'un homme en uniforme d'officier de marine, grassouillet et l'air matois, qui regardait l'objectif au-dessus du fourneau de sa pipe.

– Je crois que je vais appeler Gunnar. Vous voulez bien vous servir à boire ? Vous savez où sont les alcools, n'est-ce pas ?

Elle s'assit sur la banquette de la fenêtre, en croisant ses jambes fuselées. Elle composa le numéro en des mouvements rapides et contrôlés, le téléphone calé contre son épaule. Butler ouvrit le compartiment réfrigéré du bar. À l'intérieur, des

bouteilles de bière blonde arboraient de fines collerettes de givre. Une grande bouteille verte était déjà ouverte. Il répartit équitablement le vin de Moselle dans deux verres, et lui en tendit un. Elle le remercia d'un sourire en le prenant. Elle reposa le téléphone sur son socle.

– Pas de réponse. Il est peut-être sorti pour dîner. À votre santé !

Le vin était froid, avait du corps et était fruité. Il but avidement, avec plaisir.

– Comment va votre frère ? demanda-t-elle.

– Lequel ? J'en ai deux.

– L'un d'eux n'est-il pas votre jumeau ?

– En effet. Il est directeur d'un supermarché à Sydney. Vous ne l'avez jamais rencontré, n'est-ce pas ?

– Non, je ne crois pas.

Elle prit un livre sur les rayonnages de la bibliothèque. C'était *La Nuit de la liberté*, de Gunnar Varborg.

– Emportez-le si vous voulez.

– Comment l'avez-vous rencontré ?

– Papa et lui se sont connus à la fin de la guerre. Regardez, il y a une photo d'eux.

Elle était placée sur le piano à queue, la photographie encadrée de deux hommes qui levaient des verres de whisky. Varborg portait l'uniforme d'un colonel de l'armée américaine. L'autre, un homme à la figure allongée, portant l'uniforme d'un lieutenant-colonel de la RAF, regardait l'objectif à travers un monocle.

– C'est votre père ?

– Oui. Vous ne l'avez jamais rencontré ?

– Non. Il était en Amérique lorsque j'ai connu Eileen. Varborg a mauvaise mine sur cette photo.

– Oui, pauvre Gunnar. Il était très malheureux en Amérique. Sa femme et leur bébé ont été envoyés dans un camp de concentration allemand, et il n'a jamais su ce qui leur était arrivé.

– Pauvre diable ! Comment s'est-il fait cette balafre ?

– C'est une histoire tout à fait horrible. Elle a donné des cauchemars à Jane. Vous tenez vraiment à l'entendre ?

– Oui.

Elle sortit une autre bouteille de vin de Moselle de la glacière et ôta la feuille de plomb blanc du goulot.

– Apparemment, Gunnar et un autre homme avaient reçu l'ordre de tuer cet espion allemand – il dirigeait le réseau d'espionnage nazi à Amsterdam. Et le problème, c'est qu'ils se méfiaient tous les uns des autres, aussi ils ne parvenaient pas à trouver une occasion. L'homme s'appelait Klumpfuss – Pied-Bot – et il avait également un crochet à la place de la main droite. Finalement, ils décidèrent d'utiliser la maîtresse de Gunnar comme appât. Sa mission consistait à le laisser la séduire, puis à l'attirer dans un endroit désert. Tout d'abord, il ne lui fit pas confiance – ils se rencontraient juste dans des chambres d'hôtel. Puis, un jour, elle réussit à l'enivrer et à le faire monter dans un taxi. Ils roulèrent le long du canal, et elle commença à se disputer avec lui. Elle ordonna au chauffeur de s'arrêter. Lorsqu'elle descendit et s'éloigna, Pied-Bot la suivit. Et dès qu'ils furent hors de vue du taxi, Gunnar et l'autre homme arrivèrent par derrière et lui enfoncèrent un pistolet dans les côtes. Gunnar dit : « Je suis désolé, Pied-Bot, mais nous allons te tuer », et ils le firent s'avancer jusqu'au bord de l'eau. Mais ils n'avaient pas l'intention de le tuer d'un coup de feu – cela aurait fait trop de bruit. Au moment où ils arrivaient au bord de l'eau, Pied-Bot se retourna et fit sauter l'arme de la main de Gunnar – comme celui-ci savait qu'il le ferait. Ensuite, alors qu'il trébuchait, l'autre homme lui plongea un couteau dans le ventre et le poussa dans le canal. (Elle fit une grimace et frissonna.) Il réussit à lacérer le visage de Gunnar avec son crochet tandis qu'il tombait à la renverse.

Il tendit son verre pour qu'elle le remplisse à nouveau. Son visage s'était empourpré tandis qu'elle parlait, et la couleur de ses joues la rendait très belle. Il demanda :

– Qu'auriez-vous éprouvé si vous aviez été contrainte de séduire un homme, pour le trahir ensuite ?

– Je n’aurais pas aimé ça. C’est ce que je hais dans l’espionnage. Tout est tellement sale et tortueux. Vous devriez demander à papa comment ils ont obtenu le code secret des diplomates allemands pendant la Première Guerre mondiale.

– Votre père travaillait pour les services de renseignements britanniques ?

– Oh, oui. C’était son patron, là-haut. (Elle montra la photographie au-dessus du manteau de la cheminée.) L’amiral Hall, dit « Œillères »...

Une voix de jeune fille dit : « Bonjour ». Elle avait passé la tête par l’embrasure de la porte.

Penny dit :

– Jane, viens dire bonjour à Kit Butler.

– Entendu. Mais il faudrait que j’aie me changer.

Elle portait une jupe de tennis blanche et tenait une raquette à la main. Butler la regarda avec fascination. Sa voix ressemblait tellement à celle de sa sœur que la conversation paraissait absurde. Elle avait la même façon gracieuse et naturelle de se mouvoir.

– Mon Dieu ! dit-il. Vous êtes *vraiment* identiques, n’est-ce pas ?

– Pas lorsque vous regardez plus attentivement. (Elle demanda à Penny :) Tu lui as demandé des nouvelles de son frère ?

– Oui. Il est en Australie.

– Qu’y a-t-il de si important au sujet de mon frère ?

Les jeunes filles échangèrent un sourire. Penny dit :

– Tu as aperçu Gunnar ?

– Oui. Il cherchait un emplacement pour se garer.

– Parfait. J’aimerais bien qu’il se dépêche.

– Je vais me changer, dit Jane, et elle sortit de la pièce.

– Est-ce que vous avez faim ?

– Un peu.

– Je vais demander à Mme Perkins de préparer des sandwiches. Gunnar en mange toujours des dizaines.

Avant qu’elle arrive à la porte, celle-ci s’ouvrit et Varborg entra. Il était encore plus grand que Butler ne s’y était attendu.